

**N. IORGA**

Professeur à l'Université de Bucarest,  
agrégé à la Sorbonne, correspondant de l'Institut.

---

# **LES ROUMAINS AU-DELÀ DU DNIESTER**

pour éclairer le sens de la „République moldave“ des Soviets russes

---

Articles publiés dans le journal „Neamul Romănesc“ en 1918, traduits par M<sup>lle</sup> Alexandrine Dimitrescu et reproduits textuellement.

---

---

---

**P A R I S**

Librairie Universitaire J. GAMBËR, 7, Rue Danton.

1925

**N. IORGA**

Professeur à l'Université de Bucarest,  
agrégé à la Sorbonne, correspondant de l'Institut.

---

# **LES ROUMAINS AU-DELÀ DU DNIESTER**

pour éclairer le sens de la „République moldave“ des Soviets russes

---

Articles publiés dans le journal „Neamul Romănesc“ en 1918, traduits par M<sup>lle</sup> Alexandrine Dimitrescu et reproduits textuellement.

---

---

---

**P A R I S**

---

Librairie Universitaire J. GAMBER, 7, Rue Danton.

1925

### **Les premiers Roumains d'outre-Dniester.**

Les chiffres donnés par M. G. Murgoci, dans la „România Nouă” de Chişinău, montrent que le nombre des Roumains qui vivent à l'Est du Dniestr—on en rencontre jusqu'en Crimée—monte à 300.000.

Ils forment par conséquent autour des villes une population roumaine, par endroits assez compacte, dont l'importance n'est pas inférieure à celle des Roumains de Bucovine — ces derniers furent, seulement, de tout temps, davantage aidés, jamais oubliés ou méconnus, puisqu'ils habitent les régions les plus glorieuses de l'histoire moldave, puisqu'ils labourent un sol arrosé par le sang de nos ancêtres victorieux, puisqu'ils font leurs prières dans les plus belles églises créées par l'art roumain et qu'ils sont les gardiens des tombeaux qui nous tiennent le plus au cœur.

Mais là où notre histoire guerrière n'a point laissé de traces, là où on ne lit pas des noms roumains sur les pages, des vieilles chroniques, là où les soins pieux, les généreux sacrifices des Voévodes de la Moldavie ne purent élever ni églises, ni monastères, on se demande comment, par quelle voie, ces Roumains pénétrèrent si nombreux, si représentatifs de leur race, si attachés à leurs traditions, qu'ils se montrent aujourd'hui tout heureux d'apprendre l'union de la Bessarabie et de la Roumanie, de cette Roumanie, pétrie dans la douleur, mais qui ne se laisse point abattre par elle!

Aujourd'hui tous les peuples, même les plus petits, veulent se documenter sur leur origine, connaître la tâche, qu'ils sont appelés à remplir et tirer les conséquences qui pourraient intéresser leur avenir. Caractérisée par le besoin absolu du concours dévoué des foules, la guerre actuelle lança, entre autres axiomes capables de provoquer le dévouement des hommes, celui du droit de tout peuple, petit ou grand, de vivre selon sa volonté librement exprimée. D'ardentes luttes s'engageront entre cohabitants et voisins, en vertu de ce principe qui n'avait point encore suffisamment pénétré les âmes jusqu'ici. Et chaque groupement humain a le devoir de se préparer, d'accumuler tous ses moyens, ne serait-ce que pour se défendre contre les tendances envahissantes et destructrices qu'un groupement rival manifesterait à son égard.

Et qui pourrait mieux fournir de tels moyens à ces enfants depuis longtemps abandonnés, élevés dans les ténèbres de l'ignorance et qui, dans leur isolement, ne sauraient trouver, pour se défendre que la force aveugle et impuissante de l'instinct, si ce n'était nous, leurs propres frères?

Ces considérations nous ont encouragé à donner quelques explications au sujet des Roumains d'outre-Dniestr, en tant qu'hommes, en tant qu'êtres vivants, en tant que partie intégrante de notre force nationale aujourd'hui, de notre conscience élargie, parachevée demain: nous entendons ne les sacrifier à personne, quel que dût être, à l'avenir, le sort des territoires qu'ils habitent.

Il est aujourd'hui établi que l'ancienne vie de la Moldavie, vie d'État, vie religieuse, vie intellectuelle, sourd de ce coin de terre où se rencontrent les trois frontières de la Bucovine, du Maramourech et de la Roumanie actuelle, et d'où le roumanisme rayonnait jadis sans in-

terruption, jusqu'à la Tisa, à l'Ouest et jusqu'au Séreth, au Pruth et au Dniestr, à l'Est. Plus tard, lorsque les Voévodes déplacèrent leur résidence des villages du Maramourech et allèrent se fixer à Baia sur la Moldova, à Suceava et ensuite à Jassy, les régions orientales attirèrent l'attention de tous: on commença leur défrichement et ce fut là la première exploitation agricole entreprise par le peuple roumain. Il y avait dans la basse Bessarabie, jusqu'aux approches de 1550 d'immenses terres en friche capables de produire les plus riches moissons; les Voévodes les donnaient aux boïars, qui allaient volontiers établir leur „cour" là-bas et faisaient labourer la terre par les paysans, leurs serfs.

Mais il n'est pas moins établi que la frontière de la Moldavie fut portée jusqu'au Dniestr dans un court intervalle de temps; vingt à trente ans. Extension d'une rapidité sans exemple, qui ne peut trouver d'explication que dans le fait que les Roumains ne créèrent pas de toutes pièces un État entièrement nouveau, mais que, venant s'établir dans ces régions dominées, comme la steppe russe, par les Tatars, ils trouvèrent devant eux une unité politique plus ancienne, avec laquelle tous étaient familiarisés; à la retraite des Tatars, frappés à plusieurs reprises par les Hongrois, mais surtout par les Polonais de Galicie et les Russes avides de liberté, ils substituèrent à cette unité l'unité politique roumaine, dans sa forme moldave, différente de la forme politique plus ancienne de la Valachie — Țara-Românească—Pays Roumain—, constituée d'elle-même, sans modèle. Nous avons beaucoup emprunté aux Tatars, comme les Russes, d'ailleurs. Barbares, de moeurs cruelles, enclins aux pillages, les Tatars représentaient cependant, depuis Gengis-Khan, une vieille civilisation asiatique d'une minutieuse et rigou-

reuse organisation, aussi parfaite en ce qui concerne les institutions militaires et politiques qu'en ce qui concerne les institutions commerciales.

C'est ainsi que nous héritâmes des Tatars, sinon la douane de Hotin — dont nous pourrions être les fondateurs—, du moins, et d'une manière indubitable, les douanes de Tighinea (Bender) et de Cetatea-Albă (la Cité blanche), leur Akerman. Or, la douane implique également le passage, le gué, Mais, pour s'assurer la possession du gué, certains établissements devaient exister sur les deux rives du fleuve.

Il faut donc admettre que, vers 1390, aux jours où Roman-Vodă s'intitulait „Domn” (prince) du pays jusqu'à la mer, et où, de Pocutie jusqu'à son embouchure, le cours du Dniestr était entièrement moldave, il y a eu des veilleurs roumains sur la rive orientale du fleuve — ce fait est d'autant plus indubitable que, après la retraite et la dispersion des Tatars, il n'y avait plus là un État soucieux de la garde de ses frontières, mais un territoire abandonné, ravagé, nous disent les documents, par des bandes pillardes.

Pour assurer le passage des marchandises et la sécurité du gué, pour protéger les foires des villes frontières, pour surveiller même le vide compris entre le Dniestr et le Dniéper, l'établissement des forces militaires moldaves a été rendu nécessaire et avec ces forces, autour d'elles, s'est constituée, tout naturellement, une population, qui, avant l'arrivée des Juifs, était exclusivement roumaine.

Le Dniestr fut donc, vers 1400, non seulement une frontière, moldave, mais un fleuve roumain<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur le Danube, au temps où les douanes étaient dans notre possession, nous avons conquis les villes turques de la rive opposée, et, lorsque la douane fut aux mains les Turcs, ces derniers s'emparèrent de Brăila, Giurgiu, etc.

---

## II.

### **La Podolie: un pays sans maître**

Jusqu'à l'époque d'Étienne-le-Grand — pour ne point parler de temps moins reculés — la rive gauche du Dniestr ne se trouve pas sous la domination officielle de l'État russe, et, ce qui est plus, elle n'appartient à aucune des puissances politiques véritablement constituées.

Suivons pas à pas les vicissitudes qui se succédèrent en Podolie, avec une rapidité rendant impossible toute oeuvre d'organisation, de fondation de villes, dans ce „pays au bas des collines” ainsi appelé par les populations descendues des régions plus hautes, où était leur véritable patrie.

En 1331, le prince lithuanien Olgerd, dont les possessions héréditaires se trouvaient au loin, dans l'Ouest, à Wilno, et au Niemen, voisins de la Prusse des Chevaliers Teutons — l'ennemi héréditaire —, ce prince lithuanien, dis-je, „fait la conquête de la Podolie”; il l'arrache aux Tatars qui, nous dit un historien allemand, „habitaient les déserts podoliens et portaient leurs pillages jusqu'en Volhynie et jusqu'à Kiev. Après avoir été vaincus à Sinadova (sur le Dniéper), les Tatars évacuèrent tout le territoire, jusqu'aux bouches du Danube” (Wagner, „Weltgeschichte”, 1788, vol. XLVI, p. 62).

Mais cela ne suffit pas pour fonder une domination réelle et directe de ce Lithuanien païen, qui n'est même

pas un Slave, sur ces „déserts”. Le vainqueur, appelé par d'autres soucis, dans les lointaines Samogitie et Prusse, donne en fief sa nouvelle possession aux quatre fils de son frère Coriath: Alexandre, Constantin, Théodore et Georges, connus sous le nom de Coriatovitsch.

Nous n'avons nul indice d'une pénétration de la part de ces derniers plus bas sur le Dniestr, dans les régions où les Tatars étaient encore les maîtres. Nous ne rencontrons leurs fondations que dans le Nord, où ils fondent les places fortes, immédiatement détruites, ce Bekota et Smotricz et la ville de Kameniec. D'ailleurs, ils n'ont même pas l'intention de se fixer ici, pour y rester: Théodore part pour Novrogodek, en Lithuanie, son pays d'origine; nous le rencontrerons plus tard au Maramourech, établissant des colonies parmi les Roumains. De son côté Georges, Yourg, tâche de se rendre maître de la Moldavie, où Bogdan voyait s'éteindre sa dynastie, alliée, semble-t-il, à la famille princière de Yourg. Il parvient, vers 1370, à s'établir ici, mais le pays refuse de le reconnaître, les boïars le chassent et le tuent; son nom ne figure pas sur la liste des Voévodes moldaves; on ignore l'endroit où il fut enterré; les vieilles chroniques en parlent seulement, mais d'une manière vague.

**La tentative faite pour transformer la Moldavie en une annexe de la Podolie lithuanienne n'a donc nul succès.** Mais elle a une conséquence naturelle: c'est que, pendant les règnes de Pierre et de Roman, enfants issus d'un mariage à l'étranger de Mușata, fille de Latzco et seule héritière du trône de la Moldavie, la tentative podolienne provoque une poussée offensive nationale des Roumains moldaves, contre cette même Podolie.

Cette poussée est d'autant plus favorisée, que les

deux autres Coriatovitsch, figures effacées, sont incapables d'accomplir quoi que ce soit. Enfin, Olgerd lui même, en guerre avec d'autres voisins — entre autres avec Démétrius, le knèze de Moscou — s'abstient d'intervenir.

En 1381, année de sa mort, il n'était plus question des Coriatovitsch en Podolie, et le prince de Lithuanie, lors du partage de ses possessions, donna la Podolie à l'un de ses fils, Jean Zedzévit (*ibid.*, p. 87). **Mais nul indice ne prouve que ce dernier soit réellement venu en Podolie pour y exercer ses droits.**

Ainsi, au moment de la consolidation de la Moldavie, au moment où le Voévode moldave reçoit chez lui le fils du maître de Moscou, le futur knèze Basile, et achète la Pocutie à Jagello, le nouveau prince de la Lithuanie, au moment où ce dernier, après avoir embrassé le christianisme pour pouvoir se marier avec la princesse Hedwige et devenir ainsi roi de Pologne, assied André Wassilo, ancien évêque catholique de la Moldavie, dans le siège épiscopal de Wilno — au moment donc où le mouvement d'expansion moldave dépasse les frontières politiques et va exercer son influence chez les peuples voisins —, **la Podolie qui, de nom, est à Jagello, n'appartient, en fait, à personne.**

Jagello confie la Lithuanie à son frère Skirgiello, qui prend le nom de Casimir; c'est maintenant seulement qu'„une partie de la Podolie lui appartient” (*ibid.*, p. 106). Le nouveau prince — caractère rogue d'ivrogne détestable — aidé par les Chevaliers Teutons et allié de la Moscovie, fait une guerre perpétuelle à son cousin Vitovt. Lorsqu'en 1393, la Lithuanie est cédée à ce dernier grand prince, Svidrigailo, un autre frère de Jagello, recommence la guerre civile, avec le même appui teutonique.

Théodore Coriatovitsch, s'étant de nouveau montré, est capturé par les Lithuaniens, qui s'emparent de Kameniec, et ils le transportent à Wilno (*ibid.*, p. 122). Vitovt rend alors le pays d'outre-Dniestr au roi de Pologne; celui-ci y établit Spithko de Melsztyn, Voévode de Cracovie, qui lui avait prêté l'argent nécessaire à l'achat. Mais Spithko meurt peu après, au cours d'un combat avec les païens. Le roi rachète la Podolie à la veuve de Spithko, la donne à Svidrigaïlo, pour la reprendre aussitôt, lorsque ce dernier s'enfuit en Prusse.

La Podolie appartient, à partir de 1411, mais de nom seulement et sans droit de succession, à Vitovt, dont les projets gigantesques rendent impossible tout travail d'organisation. Aidé par les Moldaves, en 1399, à Vorscla, où il est néanmoins vaincu par les Tatars, il cherche à s'assurer l'appui de notre Voévode Alexandre-le-Bon. C'est ainsi que Vitovt donne en mariage sa soeur Ryngala, autrefois fiancée à Henri de Mazovie, au prince de Moldavie, ce précieux voisin. Élie, le fils d'Alexandre, se mariera avec une princesse lithuanienne, Marinka. Parfois le knèze tient sa cour à Kameniec et des ouvriers lithuaniens travaillent, au compte du Voévode moldave, à fortifier Cetatea-Albă contre les Turcs.

Malgré la grandeur de Vitovt, la Moldavie reste donc toute-puissante au Dniestr. Lorsque le roi polonais fait de son frère Sigismond le knèze de la Lithuanie, Alexandre envoie ses troupes secourir Svidrigaïlo. Il y est d'autant plus encouragé, que l'évêque catholique polonais de Kameniec avait occupé, à la mort de Vitovt, les places fortes de la Podolie. Les Moldaves prêtent également leur concours à Féodor d'Ostrog, qui pénètre dans le pays avec sa religion orthodoxe (*ibid.*, p. 158-161). **Quicon-**

que chercherait à empêcher les Polonais de s'établir au Dniestr trouve devant lui Alexandre-le-Bon et ses successeurs, qui ne veulent nulle domination réelle dans ces contrées.

C'est pourquoi lorsque Michel, le fils de Sigismond, est éloigné par le roi Casimir, ancien prince lithuanien lui aussi, Pierre, le Voévode de la Moldavie, lui offre son hospitalité (1448) et refuse de le livrer aux officiers du roi (voy. le no. 67 du Neamul Romănesc, année, 1918).

Ce n'est qu'après la mort de Svidrigailo et de Michel, lorsqu'il n'y eut plus de prétendants lithuaniens, que le roi parvint, en échange de l'argent reçu, à établir Théodoric de Buczacz, gouverneur politique et militaire de la Podolie; et ce ne fut qu'en 1463 qu'il racheta ce pays à la famille de Théodoric, au moyen d'impôts payés par les habitants.

Mais à cette époque-là, Étienne-le-Grand était prince de la Moldavie.

---

### III.

#### **Étienne-le-Grand et les régions d'outre-Dniestr.**

On sait qu'en montant sur le trône Étienne-le-Grand a trouvé la ville de Hotin occupée par les Polonais, Ces derniers avaient habilement exploité les terribles querelles qui divisèrent les fils et les petits-fils d'Alexandre-le-Bon, pour s'emparer de la ville. On sait également, qu'en renouant avec Casimir, le roi polonais, les anciennes relations de la dynastie moldave avec la Pologne, mais pour la **Pocutie seulement**, et non pour la Moldavie toute entière, il récupéra Hotin, ville fortifiée, dont Pierre Rareș dira: „ou bien Kameniec dévorera Hotin, ou bien c'est Hotin qui dévorera Kameniec” (Sarnicki, 1-ère édition de Dlugosz, II, col. 1895). Pendant un certain temps, le frère de la mère d'Étienne se tint en personne à Hotin.

**A cette époque-là, la Podolie était un pays complètement dévasté,** En effet, en 1450, sous le Voévodat de Bogdan, père d'Étienne, les Polonais ayant essayé de se rendre maîtres de la Moldavie par une expédition faite avec des troupes podoliennes et étant vaincus à Crasna, les Tatars, d'accord ou non avec le prince moldave menacé, envahirent les possessions de ces seigneurs avides du bien d'autrui et les ravagèrent. Les habitants furent réduits à l'esclavage, dit Dlugosz; les enfants, les tout petits mêmes furent tués; les envahisseurs emportèrent tout le bétail (II, col. 63). En

1452, les païens reviennent; ils tuent, ils capturent tout ce qu'ils trouvent sur leur chemin; ils incendient tous les villages (il n'y avait donc pas de ville), ils occupent le château de Row, unique dans la région, alors qu'en Bessarabie on rencontrait partout des places fortes. Théodorice de Buczacz ne s'était point soucié de faire garder les frontières du côté de ce qu'on appelait „les plaines désertes”, qui s'étendaient au-delà de Cetatea-Albă et au-delà de Tighineaq-Bender (*ibid.*, col. 91; cf. Sarnicki, col. 1907).

Les Polonais furent incapables de faire ressusciter la province. Si la Moldavie fut envahie à trois reprises par les Tatars, sous le règne d'Étienne, c'est encore à cause de l'absence totale de toute défense sur les frontières de la Podolie. Il n'y avait là que quelques soldats, mais **nette population, par endroits, jusqu'au Dniéper.**

Le pays avait si peu de valeur, qu'au cours de sa guerre avec la Pologne, Étienne se borna à attaquer la Pocutie, et Bogdan, son successeur, traversa seulement la ville de Kameniec, lorsqu'il alla dévaster le pays pour se venger de son voisin. **Ici il n'y avait plus rien à prendre :** pas plus pour les Tatars que pour les ennemis chrétiens. C'est pourquoi Bogdan vit tant de fois son pays mis à sac par les Tatars ; **la Podolie n'était plus un obstacle.**

Le commerce polonais ne poussait point jusqu'à ces régions. **Le blé de la Podolie était transporté à Cetatea-Albă, la ville moldave,** dit Sarnicki, et de là jusqu'à l'île de Chypre (col. 1890). Les pèlerins russes qui se rendaient en Terre Sainte traversaient, eux aussi, notre pays. Aussi, dès qu'ils eurent conscience de leur force, les **Moldaves cherchèrent à étendre leur commerce au-delà du Dniestr.** Caffa, la grande colonie génoise de Crimée, était défendue par des soldats moldaves et

valaques, qui figurent dans ses registres; les marchands italiens allaient jusqu'à Suceava porter leurs présents à Étienne, qui leur demandait des épées et se mettait fort en colère quand elles n'étaient point de son goût. Trois routes traversaient les „plaines désertes” comprises entre le Dniestr et le Dniépr; l'une d'elle était connue, jusqu'en 1600, sous le nom de „la route moldave” (szlack valachicus); en la suivant, on ne traversait d'autres localités que: Buczacz, **Buceciul** en roumain, Zynkow, le château abandonné de Dzwanz, sur le Dniestr, et le château, également abandonné, de Russawa (*ibid.*, col. 1895, 1897, 1923). A un moment donné, les Moldaves s'étaient emparés du château de Lerici, petite forteresse aux bouches du Dniépr, qui appartenait aux Génois. Enfin, ils entretenaient des relations avec le Nord; en effet, on les rencontrait en foule à la foire de Lublin, et le gué d'Ostrokol, près Ostrog, fut longtemps connu sous le nom de „brod basarabe” (brod basarabski; *ibid.*, col. 1905, 1891, 1912).

Pour la sécurité de ce commerce qui aida la Moldavie à se défendre et à se couvrir de gloire, il fallait qu'elle montât elle-même la garde autour des routes. C'est pourquoi Étienne entretenait des relations politiques et noua des liens de parenté au-delà du Dniestr. J'ai parlé ailleurs („Neamul Romănesc” 1918, no 67) de son mariage avec Eudocie, soeur des „Tzars” de Kiev, descendante, — par son grand père Vladimir, frère de Vladislav Jagello<sup>1</sup> — de la dynastie lithuanienne; sa famille, chassée de Kiev par le roi Casimir, est allée s'établir à Sluck, d'où Neagoe Basarab faisait venir les belles soieries dont nous avons trouvé un exemplaire à Argeș, (*ibid.*, col. 1919 et nos *Inscripții*). Hélène, la fille

---

<sup>1</sup> Sa mère, Anastasie, était la soeur de Basile, le knèzez de Moscou.

d'Eudocie, s'est mariée avec son cousin Ivan, le fils du Grand-Knèze de Moscou. **Il y avait donc d'étroites relations entre les deux grands centres russes et la Moldavie.** Marie, la seconde femme d'Étienne, originaire de Théodori, de Mangoup (Crimée), appartenait à une branche des Comnènes, empereurs à Trébizonde; ses frères avaient une garde de soldats moldaves dans leur château. Enfin, Étienne maria une autre de ses filles, Marie, avec un Vichnovietzki, de la vieille famille qui avait jadis régné en Lithuanie. Ce ne sont là que les grands traits **d'un vaste plan dynastique, politique et économique qui englobait tout l'Orient, au loin au-delà du Dniestr.**

Mais les routes devaient, pour le moment, être gardées contre les Tatars. Nos gardes étaient trop peu nombreux. On eut recours aux Cosaques, **qui attaquèrent les Tatars à la tatare.** Mais leur premier chef moldave, Ostafié Dachcovitsch, est un protégé du Voévode. Celui qui les commande ensuite est le propre fils de la princesse Marie, celle qui se maria en Russie.

Tel est l'héritage qu'Étienne laisse à ses successeurs, même après la perte de Cetatea-Albă (1484). Bogdan, Pierre Rareș le conservent intact. En tant que maître de la „route moldave”, ce dernier faisait tous les échanges commerciaux avec la Moscovie, même pour le compte du Sultan. Ce ne fut qu'en 1538, lors de l'occupation, par Soliman-le-Grand, de Tighinea—devenue Bender — réunie à la Bessarabie méridionale avec Akerman et Chilia — turque depuis 1484 — que le rôle de la Moldavie diminua d'importance.

**Mais, à cette époque-là encore, la Podolie reste ce qu'elle avait été: un pays sans maître et sans population.** Les Turcs interdisent aux Moldaves de se fortifier à Kamionka, en face de Bender (*ibid.*, col. 1894, 1905). Et les Cosaques, enfermés dans leurs places, sur

le Dniestr, constituent un danger plutôt qu'une défense. Il y a si peu d'habitants entre les deux fleuves, que les knèzes d'Ostrog, amis de la Moldavie, se voient obligés de coloniser à nouveau ces régions (ibid., col. 1891, 1894). Il n'y a pas une seule grande ville, une seule forteresse puissante, ou un port prospère. L'Odessa actuelle, alors Hadschibey, n'était qu'un village tatar où l'on recueillait le sel des eaux de la mer (ibid., col. 1893). Tout le monde affluait aux foires de la Moldavie, et la foire d'Orheiu, mise à sac par les Cosaques, était célèbre entre toutes.

---

#### IV.

#### Les Moldaves en Podolie.

Dans les régions d'outre-Dniestr, vers l'année 1600, il n'y avait pas trace d'une organisation politique semblable à celle de la Bessarabie. Par contre de puissantes forteresses, telles Soroca, Orheiu et Hotin — brûlée par ordre turc au temps de Lăpuşneanu— défendirent la Bessarabie, contre les Tatars d'abord, puis contre les Cosaques. Quand à la partie méridionale de la province, elle constituait, avec Bender, Akerman et la nouvelle forteresse turque d'Ismail, un véritable tampon militaire pour l'empire turc. A l'abri de ces forces militaires, les villages se multipliaient et prospéraient sur le territoire moldave tout aussi bien que sur le territoire du Sultan; à l'Est du Dniestr, au contraire, il fut impossible de réaliser la moindre organisation dans l'intervalle de temps écoulé entre les pillages les Tatars et des Cosaques (qui allèrent jusqu'en 1630) et la tourmente révolutionnaire des paysans de Bogdan Chmilnitzki (1640). Au point de vue religieux enfin, jusqu'au jour où le Roumain Pierre Movilă ressuscita la religion orthodoxe à Kiev, les Podoliens orthodoxes règlent souvent leur hiérarchie ecclésiastique en Moldavie, car ils suspectent le siège épiscopal de Kiev de pactiser avec les catholiques.

**Il ne peut être question d'une influence; quelle qu'elle fût, de la part de la Podolie, en Moldavie. Mais une**

**influence ininterrompue, active grandissante, bienfaisante, de la Moldavie sur la Podolie est manifeste.**

L'époque de la puissance militaire de la Moldavie est révolue, il faut le reconnaître. Les forteresses qui, à partir de 1624 — à une seule exception près: le pillage fait par Chmilnitzki avec les Cosaques — ne verront plus paraître les Tatars, continuent à avoir des commandants militaires, mais ne sont plus appelées, comme jadis, à monter la garde sur une frontière menacée. Les Polonais, après un nouveau séjour de quelques années dans la ville de Hotin, se sont retirés et la tranquillité règne de ce côté également.

Cependant, l'énergie nationale roumaine, trouvant cette route obstruée, cherche à s'en frayer une autre. La population rurale perdant de plus en plus ses libertés en Moldavie (jadis des paysans originaires, sinon de la Podolie dépeuplée, du moins de la Pocutie, se réfugiaient ici), les boïars, qui ont perdu de leurs penchants guerriers, commencent à s'adonner à l'agriculture en grand et au commerce, ils ont, en effet, à se défaire du produit, toujours accru, de leurs immenses propriétés, cultivées avec beaucoup de zèle et d'habileté.

D'autre part, vu les liens qui unissaient la famille régnante moldave des Movilă à la Pologne du Hetman Zamoyski, il était naturel que le surplus de la vie économique agricole de la Moldavie allât, de plus en plus, se déverser au-delà du Dniestr.

Déjà à la fin du siècle précédent, de nombreux boïars et même des princes — Pierre le Boîteux p. ex. — se faisaient décerner la qualité de citoyen polonais et acquéraient ainsi le droit d'avoir des propriétés rurales; ils choisissaient de préférence les domaines de la Podolie, où la terre vierge leur offrait un vaste champ d'activité. Il faut également remarquer que

la main d'œuvre était dans ces régions plus accommodante, plus soumise, car le servage y était depuis longtemps en vigueur; par contre, en Moldavie, le paysan, l'ancien soldat, ne renonça pas facilement à sa glorieuse liberté sociale. .

De cette manière, des hommes comme Luc Stroici, Balica, Costin, le père de notre chroniqueur Miron,— qui put ainsi faire ses études à l'école de la toute jeune ville de Bar — et tous les membres de la famille des Movilă portèrent au-delà de la frontière orientale du pays la vigoureuse vie des laboureurs moldaves. Le domaine du prince Jérémie Movilă, situé à Ustié, a été l'un des mieux cultivés de toute la Pologne.

Plus tard, les mariages conclus entre les filles de ce dernier prince et les nobles polonais Potocki, Korecki, Wiszniewiecki, — ces deux derniers appartenant à de vieilles familles russes orthodoxes — firent passer ces possessions aux mains étrangères. Mais, lorsque d'autres princes moldaves, tels Moïse Movilă, Miron Barnovski, Étienne Petriceïcu, se virent forcés, à la suite des luttes politiques, de s'exiler, ils allèrent de nouveau s'établir là-bas, apportant avec eux un esprit nouveau. Rappelons également l'apanage de la princesse Ruxandra, fille de Vasile Lupu et femme de Timuș Chmilnitzki, qui fit de Rachcov et de ses environs un véritable foyer de civilisation (elle fit construire à Sobotov l'église de St. Michel et le monastère de St. Élie) et remarquons qu'à la même époque, malgré la création — à la suite d'une révolte des paysans et des Cosaques — d'une vague Ukraine dépourvue d'administration et de frontières, on ne rencontrait sur toute l'étendue du territoire podolien que des églises catholiques, quelques châteaux incendiés et de misérables villages où la vie était, après 1650 encore, absolument primitive, comme l'indique le récit de Paul d'Alep.

**A vrai dire, il n'y avait de vie qu'au long du Dniestr, dans les régions qui n'avaient point les Tatars pour voisins; les Roumains y tenaient le marché de Dubasari (ceux qui passent l'eau avec les dubase, bacs, à la manière tatare).**

**C'est dans ce cadre qu'il faut placer la suzeraineté et la propriété de Duca dans la „petite" Ukraine.**

L'héritage de Bogdan Chmilnitzki était dissipé. Les chefs militaires se soumettaient aux Po'lonais, puis aux Russes de Moscou, à partir de 1653. Dorochenco préféra reconnaître l'autorité plus lointaine des Turcs. Les troupes de la Moldavie et de la Valachie combattirent pendant des années pour la conquête et la défense de ce pays (siège de Tschechrin) et les Turcs, se rendant à la demande de Duca, renouvelèrent son voévodat et le nomèrent „hospodar de l'Ukraine" — **du Dniestr jusqu'au Boug**—avec droit de s'y faire représenter.

Dans un mémoire présenté à l'Académie Roumaine et intitulé l'„Ukraine Moldave" nous avons montré combien réelle et bienfaisante fut cette domination, **qui se maintient, nominalement du moins** — car les Cosaques s'étaient revoltés en 1683 —, **sous le voévodat de Démètre Cantacuzène, le successeur de Duca**, comme le prouvent les documents et le sceau que nous y avons reproduits. Iene Drăghinici, un protégé de Dorochenco, y fut élu Hetman (Hasdeu, *Arhiva istorică*, II, p. 79); Țiconovca, en face de Soroca, et Nimirov, sur le Boug—Buhul, en roumain—, furent des résidences voévodales; il est probable qu'on y fit construire des églises; enfin, **nous possédons un des actes judiciaires roumains dressés dans l'Ukraine**. Quant à la culture, voici ce que dit la chronique (*Kogălniceanu Letopisește*, II, p. 216): „le Maître de l'Ukraine et de la Moldavie, Domn (prince) à trois queues", „avait ruches, boeufs, vaches et moutons dans toutes les villes d'outre-Dniestr; et que de fabriques

d'eau-de-vie, de bière et autres! Il achetait du miel et le transportait, avec le miel de ses ruches, en Ukraine pour en faire de l'hydromel et le vendre. — Et — qu'il eût ou non l'intention de s'y établir, car, à entendre ses gens, il devait transporter sa Cour en Ukraine et de là pousser jusqu'à Moscou — Duca Voévode jugea que l'Ukraine était d'un grand secours pour sa maison" (*ibid.*, p. 22).

Ce qui est certain c'est, qu'en dehors de fêtes qu'il y donnait et au cours desquelles „les polcovnics (colonels) festoyaient à ne plus pouvoir se tenir, de sorte que leurs compagnons étaient obligés de les ramener", ce qui est certain, dis-je, c'est qu'en fait, la „maison" de Duca fut „d'un grand secours" à l'Ukraine. Le successeur de ce prince, le Roumain Movilă— on avait écarté le prétendant polonais Kounitzki— se tient, lui aussi, à Nimirov (*ibid.*, II, p. 31).

---

## V.

### Le Dniester au XVIII-e siècle.

Lorsqu'en 1683, les Cosaques de Kounitzki, mutinés contre le régime turc de Duca, venaient à Chişinău (Kichéniev), s'allier avec l'armée moldave révoltée pour le bien de la chrétienté, ils voulaient rendre la Podolie, c'est-à-dire le pays compris entre le Dniester et le Boug, à la Pologne, qui avait cédé Kiev à la Moscovie, mais ne perdait point ses droits sur le territoire d'en-deçà du Dniéper. Et, bien que leur premier chef fut remplacé par Movilă, les Polonais récupérèrent leur possession, perdue à la suite de la révolte de Bogdan Chmilnitzki, et, par la paix de Carlowitz qui metait fin à la guerre avec les Turcs, ils reprirent Kameniec, la capitale de la province, turque depuis 1672. Les régions méridionales restaient cependant, jusqu'au Dniéper, aux mains des Turcs.

Mais, cette Podolie polonaise dont la frontière méridionale n'atteignait pas Dubăsari sur le Dniester, englobée dans un pays qui n'était ni administré, ni défendu, ne fut elle-même ni administrée, ni défendue. Ceux qui, de fait, dominaient le pays, c'étaient les possesseurs de grands domaines, les seigneurs agissant à leur guise sans se soucier de l'État dont ils faisaient partie, sans se dire qu'au-dessus de leurs intérêts personnels ils devaient placer les intérêts d'une commu-

nauté politique. Personne ne songeait d'ailleurs à les ramener à d'autres sentiments.

De temps à autre — 1711, 1738 — les troupes russes, se rendant ou rentrant de Moldavie, traversaient ces régions librement, sans être inquiétées le moins du monde. Parfois les divisions intestines, la guerre faite par une „confédération” à une autre, transformaient le pays en un camp ouvert aux discordes civiles; c'est ce qui se passa en 1768, lors des troubles provoqués par la confédération de Bar, qui mirent aux prises les „dissidents” orthodoxes, nombreux dans la province, et la noblesse catholique.

Sur la rive opposée du fleuve, la Moldavie des „Phanariotes” ayant perdu son importance militaire et politique, conservait, cependant, sa vieille organisation si complexe, son appareil administratif et toute sa valeur économique. Ses relations avec les districts d'outre-Dniester furent naturellement facilitées par ce fait que, vassale elle-même des Turcs, la moitié méridionale de la Podolie se trouva également sous la domination turque, jusqu'en 1792.

Dans ces régions méridionales, les noms des villages sont tatars jusqu'à la fin du XVIII-e siècle; il en est de même des noms des affluents du Boug. Sur la Carte de Rigas (1797) figurent des localités comme: Tousanova, Bogaz, Tschitschali, Katschogan, Kurtschiagan, Ak-keui, Kapitan-keui, etc. **Pas un seul nom russe jusqu'à cette date.**

Plus au Nord, les villages d'une colonisation plus récente et leur nom rappelle celui du fondateur (Alexandrovca, Tounonovca, etc.). Les noms roumains manquent dans ces régions, mais nous savons que les villes, où les propriétaires polonais, désireux de réaliser de gros bénéfices, ont fait venir des Juifs marchands de boissons spiritueuses, avaient une popula-

tion formée de Moldaves et de quelques riches commerçants grecs, tels Iene Drăghinici et peut-être Stamatello.

De même qu'à Dubăsari, qui appartenait alors au Khan des Tatars et était entouré de villages tatars, l'élément roumain représente les chrétiens (N. Iorga, „Studii și documente”, VI, Registre de Constantin Mavrocordato, no, 1258; cf. no. 23) de même ce sont les Roumains qui constituent la population chrétienne de Silibria, Moguelev, Iarouga, Iampol, Rachcov; pour certaines d'entre ces villes nous possédons des documents que nous rappellerons.

Voici Moguelev (Mohilău en roumain), célèbre par ses foires, les plus importantes après les anciennes foires d'Orheiu. Vers 1740, la foire de Mohilău était organisée à la manière des foires de Moldavie<sup>1</sup> (no. 1282). Les marchands de Botoșani et des autres villes moldaves y allaient (nos. 34, 119). Le commandant de la place de Sorooca y envoyait un délégué-„namesnic” et le Voévode de Jassy percevait les „droits de douane de Mohilău” (nos. 1557, 1563). Les Serbes des alentours faisaient paître à leur bétail l'herbe de nos prairies (no. 1211).

Mais ce qui est plus intéressant encore, c'est que l'emplacement de la foire était en Moldavie, dans le village Budele, en face de Mohilău. Nous lisons dans la „Conșica damnească”: „Budele, où se tient d'habitude la foire de Mohilău” (no. 483). A un moment donné Budele changea de nom et fut appelée „satul Mohilău”, le village de Mohilău (Iorga, Doc. Calimachi, II, p. 95; cf. I, p. 484; II, pp. 250-251). A Jassy, les foires de Mohilău étaient toujours annoncées (no. 1069).

Il en était de même pour Rachcov, Vasilcău, en face

---

<sup>1</sup> Avec un „soltuz” et des „părgari”.

de Soroça, où passait la route de Nijna et de St. Pétersbourg (Registre cité, nos. 113, 856, 998); il en était de même à Silibria. Les grands commerçants polonais ne passaient pas le fleuve pour venir à ces foires; on y rencontrait des marchands juifs, et les nôtres poussaient au loin, dans l'intérieur de la Russie, pour vendre leurs marchandises aux Cosaques.

Aussi, ne faut-il point s'étonner d'apprendre que tous les ponts appartenaient à la Moldavie, aux boïars dont les domaines longeaient le bord roumain du fleuve. Les papiers conservés dans le registre, pour 1750, de l'administration de Constantin Mavrocordato, prouvent que le pont de Mohilău est placé sous la garde du commandant militaire de Soroça (no. 95). On parle également des „soldats qui montent la garde au passage de Jora” (no. 922). Nous avons des gardes à Silibria, sur la rive gauche; un Moldave, voulant s'enfuir en Pologne, „fut capturé par les gardes de Salibria, mené devant le „namesnic” de Mohilău, qui le garda vingt-sept jours” (no. 608). Le pont était, ici encore, moldave, de même que le pont et le bac de Mohilău (nos. 482, 484).

Bien plus, les moulins flottants appartenaient, eux aussi, à la Moldavie, et le prince frappait d'impôts ceux du Dniester tout aussi bien que ceux du Séreth et du Pruth, sans faire d'exception pour les moulins des boïars, des monastères ou des Turcs (no. 83).

Ainsi donc, la souveraineté de Duca en Ukraine eut pour conséquence de nous rendre maîtres du cours entier du Dniester, en dépit des traités que la Pologne, à la veille de son partage, était impuissante à faire respecter.

Le passage suivant, tiré d'une lettre adressée par Constantin Mavrocordato au commandant de la place de Soroça, montre que, malgré la domination turque, nous

conservions en 1750 tous nos droits de 1400: „Le fleuve est propriété de l'État, les rives appartiennent aux propriétaires. Mais les ponts, tous les ponts de passage sur le Dniester, de Hotin à Orheiu, se trouvent placés sous ta garde”.

Il n'est donc pas question du cours tatar du bas Dniester, où le Khan de Dubăsari **continuait la tradition de Duca**, mais du Dniester polonais, compris entre Hotin — forteresse turque depuis 1713 — et Orheiu; ici, dit clairement la lettre, le fleuve est „propriété d'État” („apele sânt gospod”). Ce n'est qu'en 1765, lorsqu'un seigneur polonais revendiquait la possession du cours du Dniester sur la portion qui longeait ses terres, qu'un prince moins ambitieux, Grégoire Ghica, réclama, en vertu du traité de Carlowitz, la **moitié du Dniester** (**Doc. Callimachi, II, p. 356; cf. p. 188-189**).

Le Dniester, fleuve moldave, n'explique que la présence de l'élément roumain sur la rive opposée, exception faite pour la région, jadis tatar, colonisée par la Russie, lorsqu'à la suite du partage de la Pologne, elle **annexa la Podolie (1792)**. La présence des Roumains à Simféropol, à Ecaterinoslav, en Crimée, demande à être expliquée.

---

## VI.

### Les colonisations.

A l'époque où les relations de la Moldavie avec les Roumains d'outre-Dniester furent si nombreuses, toute une population roumaine alla se fixer sur la rive gauche du fleuve et plus loin à l'intérieur. Les documents nous révèlent sa présence dans les villes fondées, pourrait-on dire, par elle et quelques éléments grecs, presque complètement dénationalisés. C'est ce qui se passa également dans les villages, en une mesure que nous ne pouvons point déterminer, car la vie rurale n'attire pas l'attention des contemporains.

Les noms des localités relevés sur la carte de 1797 ne doivent pas nous tromper. Ils changèrent à plusieurs reprises. D'autre part, au cours des vicissitudes, que nous avons relatées, beaucoup de villes et de villages détruits à la suite des combats et des pillages étaient remplacés par d'autres à population nouvelle et à nom nouveau. Nous avons rencontré le cas du village Budele, devenu plus tard „Mohilău”.

Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui, il y a des villages roumains tout au long de la rive gauche du Dniester et même plus loin, à l'intérieur du pays et que ces villages ont des noms plus vieux que le nombreux villages russes fondés à l'occasion des colonisations successives. Tels: Strîmba, Peşteana, Piscuţ-Lung, Mălăieşti, Floarea (?), Gheorghieşti, Jugas-

tru, Ploșca, Perișor, Grădinița, Iancul, Vîrtejeni, Valea-Adincă, Piserevca-Românească, Moldovca, Vadul-Turcului, Molochis, Zozuleni, Botășeni, Pietroși, Doi Bani (?), Sărăței, etc. La carte de Langhans, („Petermann's Mitteilungen”, Gotha 1917) indique comme régions habitées par des Roumains, toute une série de bandes sinueuses ayant Dubăsari pour base et rayonnant vers le Nord-Est, au-delà de Balta, jusqu'à Sofievca; puis, une masse compacte, au Sud, s'étendant de Grigoriopol (fondé par Grigore Potemkine, jusqu'à Tiraspol (autre colonie de l'époque de l'impératrice Catherine) et de Tiraspol jusqu'à Maiac, aux bouches du Dniester, avec une pointe poussée vers le Nord-Est. Enfin, de larges tâches couvrent le territoire d'outre-Boug.

Diverses circonstances ont favorisé l'établissement de la population roumaine dans ces parages. Ainsi lorsque Duca alla exploiter ses domaines ukrainiens, il lui fut assurément impossible d'employer une main d'œuvre fournie par la population locale des Cosaques, ivrognes d'humeur farouche et turbulente, incapables d'un long et paisible travail. Une partie au moins de ses gens venaient de Moldavie; on leur donna ici des terres, auxquelles ils s'attachèrent si bien, qu'ils y restèrent même après la déclin de la domination moldave dans ces régions.

D'autre part, à la suite des coupables intelligences qu'ils avaient entretenues avec les Russes de Pierre-le-Grand, certains boïars, obligés de s'exiler en Russie, s'y fixèrent. Il y eut donc des domaines roumains au-delà du Boug, au-delà même du Dniéper, car les deux Podolies, turque et polonaise, ne furent rendues aux Tzars qu'en 1792 à peine.

C'est de cette manière que Thomas Cantacuzène

devint propriétaire en Russie, à Péréiaslav; le prince Démètre Cantemir, au bout de l'aventure chrétienne dont il avait attendu tant de gloire, se vit allouer d'immenses domaines à Kharkov d'abord—où il avait treize villages sur ses terres—, près de Moscou ensuite, où cinquante villages lui appartenaient. De nouvelles exploitations agricoles furent partout créées; je crois même qu'il existe encore en Russie un village nommé Kantakouzinovca. Et, bien que des milliers de paysans russes, serfs et excellents laboureurs, habitaient les domaines que Fiere-le-Grand offrait en récompense à ces Roumains, il faut admettre que certains éléments détachés d'un apparat semblable à celui de Cantemir se mêlèrent à la population locale, même s'ils devaient plus tard se confondre dans l'ensemble de cette population russe.

A l'occasion des guerres russo-turques postérieures à celle de 1711, les Russes avaient déporté, par masses, les Moldaves, soit par mesure de précaution, soit pour les protéger contre les vengeances tatares et turques, **mais avant tout pour coloniser de nouveaux territoires déserts.**

En parlant des Roumains établis à cette époque-là en Russie, au-delà de la Podolie polonaise, Neculce dit qu'en 1711 „il y avait un désert si étendu entre le pays des Cosaques et Kharkov, **qu'on mettait deux jours à le parcourir; c'était la route qu'empruntaient les Tatars, lorsque de Crimée ils partaient à leurs expéditions de pillage**” (p. 334). Ces territoires devaient maintenant se transformer, donner de belles moissons, apporter de riches revenus à la trésorerie de l'Empire, qui réussit peu à peu à chasser les Tatars de ces régions méridionales.

Quand le général Münnich quitte, en 1739, la Moldavie, il décide d'emmener le plus grand nombre de ces

excellents laboureurs, fils d'une noble race. Trenck, un officier allemand qui accompagne ce chef allemand, avoue dans ses Mémoires (voy. **Neamul Românesc**, no. 70) qu'en dehors des jeunes filles capturées et déportées en Russie, „au départ des troupes russes, tous les soldats avaient l'ordre exprès de piller le pays et d'emmener les hommes et le bétail. Par suite de cet ordre, plus de cent mille sujets turcs furent emmenés en Russie.” Le Registre de Constantin Mavroçordato parle lui aussi de ces déportations faites par ordre du feld-maréchal—„fâr-marşant” pour les Roumains (no. 68). Mention y est faite des jeunes filles emmenées par l’„armée moscovite”, des habitants, forcés de passer en Russie, des pillages qui précédèrent le départ des troupes russes (nos. 386, 393, 397, 411, 506, 1660, 1685). Avec les hommes on emportait tout le bétail, dit Neculce (p. 412): „A son départ Münnich donna des ordres pour réduire à l'esclavage de nombreux habitants de la région de Hotin et des alentours de Cernăuți et les emmena, avec femmes et enfants, à Moşcou où on les vendaient comme du bétail; certains prenaient les hommes, d'autres préféraient les femmes, d'autres encore, les enfants... Les larmes coulaient en abondance et les sanglots montaient jusqu'au ciel.” Au cours de la guerre de 1769-1774, Panine, le tout puissant ministre de l'impératrice Catherine, est d'avis **qu'on pourrait fort bien transplanter l'entière population des deux Principautés** (N. Iorga, **Acte și fragmente**, II, p. 61); ce projet revient à différentes reprises (*ibid.*, pp. 69-70). Il n'est pas réalisé, mais Michel Cantacuzène, autre boïar qui s'enfuit de Buearest, reçoit un domaine près de Mohilău, avec 2.000 serfs, et le colonel Balş possède une terre à Dubăsari.

Plus importante fut la colonisation de 1792, après

la quatrième guerre russo-turque, quand les Russes se virent de nouveaux obligés de quitter notre pays. On voulait tout simplement refaire, entre le Dniester et le Boug, l'Ukraine de Duca sous le nom de „Nouvelle Moldavie”.

L'armée russe, en se retirant après la signature de la paix de Jassy, emmena tant de monde avec elle que „les deux tiers des habitants de la Moldavie” passèrent, disait-on, en Russie. Il fut question de leur donner l'autonomie en plaçant à leur tête **Alexandre Mavrocordat**, le prince qui prit la fuite en 1787, à cause de ses relations avec les Turcs (ibid., p. 341).

Depuis la publication de ces pages, M. J. Nistor a cité les deux colonisations moldaves dirigées, en 1750, par Basile Lupu Svérov et, en 1762, par le colonel Filipovici et ses associés Cucă et Telebuță. Ces derniers demandaient d'avoir une organisation de commerce spéciale et un imprimerie de livres, d'église et de sciences même. Plus tard, en 1765, une troisième colonisation présentait les mêmes conditions culturelles, plus une école nationale, et se faisait décerner une administration autonome.

Tel fut le développement séculaire des événements qui portèrent la race roumaine dans l'Ukraine d'aujourd'hui. Si nous avons des documents historiques nombreux et précis, nous parlerions aussi des **Mocani transylvains** qui, en Crimée, firent ce qu'ils ont fait en Dobrogea: ils sont venus s'y établir en tant que chrétiens laboureurs au milieu d'une population païenne, chrétiens laboureurs, au milieu d'une population païenne.

Et, pour conclure, cette dernière observation: partout les nôtres ont fourni les premières colonies établies dans des régions désertes, jamais cultivées; à ce titre ils représentent la base même de la population, l'élément créateur d'une vie civilisée.

En 1917 leurs successeurs demandaient leur réunion à la Bessarabie libérée par sa volonté. En échange on leur donne aujourd'hui une République moldave soviétique dans le conseil de laquelle il y a tout juste un malheureux Roumain sur dix Russes.

C'est acte de charlatenerie demandait à être mis en lumière.

---

## VII

### Un document

Le document suivant explique pourquoi les Roumains du XIX-e siècle n'allaient pas plus tard aussi en Podolie; c'est la réponse des boïars à une question posée par le prince en 1827, relativement aux différentes catégories d'étrangers qui vivaient dans le pays et auraient pu, éventuellement, être expulsés (Registre des étrangers par Costachi Negruzzi; manuscrit).

„Par une illustre lettre, du 5 courant, Votre Altesse nous ordonne de considérer avec attention les fréquentes demandes de passage à l'étranger, à nous adressées par de nombreuses familles de ce pays, se disant originaires de régions appartenant aux États étrangers, d'aviser à mettre un terme à ces demandes et de porter les mesures qui seraient prises à la connaissance des fuyardş qui les répandraient hors de nos frontières.

Conformément à l'illustre ordre de Votre Altesse, nous avons étudié cette question dans l'assemblée du Palais métropolitain, et nous nous faisons un devoir de porter ce qui suit à la connaissance de Votre Altesse: l'ancienne règle de ne pas rendre les sujets étrangers qui se sont établis chez nous, de même que ne nous sont point rendus les sujets roumains établis à l'étranger, continue d'être observée, de sorte que tous ceux qui, d'un pays, sont passés dans un autre, ne sont plus jamais retournés à leur lieu d'origine; exception est faite, en premier lieu, pour les déserteurs, qui doivent être recherchés par tous les moyens et être renvoyés, et, en second lieu, pour les Tziganes

(Bohémiens), qui, toutes les fois qu'ils passèrent la frontière, on se fit une devoir, chez nous comme chez nos voisins, de les rendre. Celà, en ve tu d'une entente conclue en 1797, d'après laquelle nous nous engageons à rendre à leurs seigneurs les „podani" polonais réfugiés en Moldavie, en retour de quoi les Tziganes qui, de chez nous, auraient passé le Dniester, nous seraient également rendus.

Une très vieille coutume étant donc de ne point rendre les sujets étrangers établis dans notre pays, excepté les déserteurs et les Tziganes, comme nous venons de le dire, nous sommes d'avis que cette coutume doit continuer d'être observée. Telles étant nos conclusions, nous nous empressons de les faire connaître. Ce. 22 sept. 1827.

De Votre Majesté les très-humbles:

Benjamin, Métropolitain de Moldavie.

Très humbles serviteurs: Grigoraş Sturza, Logothète, Sturza, Logothète, Iordachi Roset, vestiaire, Théodore Balş, Grand-Logothète, Catargiu, Vestiaire, Costachi Canta, Vestiaire, Nicolas Dimachi, Vornic, Calimah, Grand Vornic, Constantin Paladi, Hetman, Dracachi Roset, Vornic, Crupenschi, Vornic, Jean Paladi, Grand Vornic, Costin Catargiu, Grand Vornic, Étienne Roset, Vornic, Basile Roset, Vornic, Balş, Grand Postelnic, Jean Neculce Vornic, Sandu Crupenschi, Vornic, Petrachi Sturza Vestiaire.

Enregistré au no. 87, p. 318.

Théodore Gaspar, Serdar.

Nos paysans, sans être propriétaires de terres, avaient cependant été solennellement déclarés hommes absolument libres, par Constantin Mavrocordato, trente ans auparavant; aussi ne voulaient-ils point changer leur sort et devenir les „podani" des seigneurs polonais.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	<u>Page</u>
Roumains d'outre-Dniester . . . . .	3
II.—La Podolie: un pays sans maître. . . . .	7
III.—Étienne-le-Grand et les régions d'outre-Dniestr . . . . .	13
IV.—Les Moldaves en Podolie . . . . .	19
V.—Le Dniester au XVIII-e siècle . . . . .	25
VI.—Les colonisations . . . . .	31
VII.—Un document . . . . .	37

---

---

IMPRIMERIE „DATINA ROMÂNEASCĂ”,  
VĂLENII-DE-MUNTE (PRAHOVA), ROUMANIE.

---